

Allocution de Clive Thomson : Henri Mitterand, à l'écoute des autres

Mesdames, Messieurs.

C'est avec une profonde émotion et une certaine anxiété que je prends la parole aujourd'hui. Il y a cinquante ans, le 3 octobre 1971, j'ai assisté, pour la première fois, au pèlerinage littéraire de Médan. Ce jour-là, nous étions de très nombreux pèlerins à prendre le train spécial qui est parti de la gare Saint-Lazare, en début d'après-midi, et qui s'est arrêté à une centaine de mètres d'ici, en bas de la maison de Zola. En descendant du train, de l'autre côté du chemin de fer, nous avons traversé le petit pont, avant de pénétrer dans le jardin. J'ai eu, à cette occasion, le grand plaisir de faire la connaissance de Jean-Claude Le Blond-Zola et de Martine Le Blond-Zola. Au cours des années suivantes, mon intérêt et ma sympathie pour ce lieu n'ont fait que s'intensifier, lorsque je venais pour être présent à d'autres pèlerinages, pour visiter la maison ou pour écouter des conférences. Je n'avais jamais imaginé, après ma première visite à Médan en 1971, que j'aurais, un jour, l'honneur de me trouver à cette place, devant vous.

L'émotion que je ressens, aujourd'hui, est intense pour une autre raison. Le conseil d'administration de l'Association Maison Zola-Musée Dreyfus m'a confié une responsabilité précise, celle de faire un discours d'hommage pour honorer la vie et la carrière du professeur Henri Mitterand. La tradition des pèlerinages de Médan veut que l'orateur universitaire choisisse lui-même ou elle-même le sujet de son allocution. Par le passé, l'orateur universitaire faisait un exposé sur ses recherches en cours ou sur ses travaux récemment publiés. Ma situation, en tant qu'orateur universitaire, est donc inédite puisque j'ai accepté, immédiatement et avec un immense plaisir, la proposition qui m'a été envoyée plus tôt cette année par les membres de l'Association Maison Zola-Musée Dreyfus. Je tiens à les remercier très sincèrement de leur invitation.

Le pèlerinage de Médan d'octobre 1971 fut aussi l'occasion de retrouver Henri et Hélène Mitterand. Je dis « retrouver », car, un an auparavant, en septembre 1970, j'avais fait leur connaissance à Toronto. Je m'étais inscrit au séminaire sur Zola et le Naturalisme qu'Henri Mitterand a donné entre septembre et décembre, cette

année-là, au département de littérature française à l'université de Toronto. En 1970, j'étais au tout début de mes études doctorales. En avril 1971, quelques mois après la fin du séminaire d'Henri Mitterand à Toronto, j'ai eu le plaisir de le revoir. Il était revenu au Canada, pour participer au grand colloque international sur Zola qui a eu lieu à l'université de Western Ontario, à London, dont les actes ont été publiés en 1972 dans *Les Cahiers naturalistes*.

Henri Mitterand nous a quittés le 8 octobre 2021, après une longue et magnifique carrière au cours de laquelle il s'est établi la réputation d'être le grand spécialiste de l'œuvre d'Émile Zola et de la littérature française du XIX^e siècle. Il est très bien connu de celles et ceux qui assistent tous les ans au pèlerinage de Médan, pour ses nombreuses publications et pour avoir prononcé plusieurs discours d'hommage : en 1962, à la mémoire de Madame Marguerite Émile-Zola, en 1963, à la mémoire du Dr Jacques Émile-Zola, et encore en 1990, à la mémoire du Dr François Émile-Zola. Ses fréquentes prises de parole à Médan, ainsi que ses travaux d'érudition, ont paru régulièrement dans *Les Cahiers naturalistes*.

Henri Mitterand était né le 7 août 1928, à Valloux, petit village, dans l'Yonne. Sa mère était couturière, son père employé des chemins de fer. Après ses études primaires à Autun, il poursuit son éducation secondaire au collège d'Avallon, pendant les années troubles de la deuxième guerre mondiale. Il sera élève à l'École normale supérieure, rue d'Ulm, entre 1948-1951. Reçu à l'agrégation de grammaire en 1951, il passera trois années à la Fondation Thiers à Paris. Il se marie avec Hélène D'Afflitto en 1955. Leurs enfants, Marie-Hélène et Jacques-Olivier, sont nés en 1959 et 1967. Après avoir enseigné, en début de carrière, aux universités de Besançon et Reims, il passera dix années comme professeur à l'université de Paris-8 Vincennes et douze années à l'université de Paris-3 Sorbonne nouvelle. Dans la dernière étape de sa carrière universitaire, il quitte la France en 1989 pour passer quinze ans à New York, comme professeur au département d'études françaises à l'université Columbia, où il prendra sa retraite en 2004. Henri Mitterand fut directeur des *Cahiers naturalistes* pendant vingt-cinq ans, à partir de 1964. En 1989, il est élu président de la Société littéraire des amis d'Émile Zola. On lui a décerné plusieurs honneurs : chevalier dans l'ordre des Palmes académiques, commandeur dans l'ordre des Arts et des Lettres, chevalier de la Légion d'honneur, docteur *honoris causa* à l'université d'Athènes, membre de la Société royale du Canada, de l'Académie du Morvan et de la Société d'études d'Avallon.

Henri Mitterand a étudié les œuvres de tous grands écrivains de la littérature française du XIX^e siècle. Les publications qu'il a

consacrées à son auteur de prédilection, Émile Zola, ont pris les formes pratiquées habituellement par les universitaires :

1- Éditions scientifiques et critiques : son édition des *Rougon-Macquart*, chez Gallimard, dans la Bibliothèque de la Pléiade, qui est toujours l'édition de référence ; les *Œuvres complètes* de Zola, publiées aux Éditions Tchou, dans la collection du Cercle du livre précieux ; la *Correspondance* de Zola, en onze volumes, aux Presses de l'université de Montréal et aux Éditions du CNRS ; les dictionnaires et les éditions scolaires, à l'usage d'étudiants et d'enseignants, publiés dans le cadre de son travail très important de conseiller littéraire et de directeur de collection aux Éditions Nathan.

2- Études biographiques, critiques et interprétatives, publiées sous forme de livres et d'articles : je cite deux exemples – *Zola*, sa biographie magistrale en trois volumes, aux Éditions Fayard, et sa dernière étude critique, *Zola : La mort du père*, aux Éditions Imago.

Henri Mitterand a disséminé les résultats de ses enquêtes sur Zola et le Naturalisme au moyen de plusieurs *autres* genres. Il a participé à des dizaines de colloques internationaux ; il a donné des cours chaque année dans les universités de France ; il a occupé des postes de professeur invité en Allemagne, au Canada, aux États-Unis, en Italie et à l'Île de la Réunion. Celles et ceux qui ont écouté ses communications de colloque et ses cours ont pu apprécier ses qualités pédagogiques exceptionnelles.

Il y a encore une autre activité, bien moins connue, à laquelle Henri Mitterand s'est adonné et qui me semble très importante – l'entretien. Aujourd'hui, mon objectif est de vous présenter une petite analyse de quelques entretiens auxquels Henri Mitterand a participé, en mettant l'accent sur l'évolution de son attitude à l'égard de l'œuvre de Zola et en insistant sur la spécificité du style oratoire qu'il a adopté lorsqu'il parlait pendant les entretiens. Je tiens à vous montrer la contribution substantielle et originale qu'il a faite dans son domaine de recherches, mais aussi à faire entendre la qualité particulière et la tonalité de sa voix. Le double rôle que j'ai envie de jouer aujourd'hui, donc, est celui de passeur et de ventriloque.

Ce qui me semble très révélateur, c'est qu'Henri Mitterand a accepté d'être interviewé dès les années 1960 et tout au long de sa carrière – par les journalistes de la grande presse, par ses collègues universitaires et par les journalistes de la radio et de la télévision. Il existe au moins une trentaine d'entretiens. Des entretiens ont paru dans *L'Humanité*, *La Croix*, *Libération*, *Le Quotidien de Paris*, *Vents du Morvan*, *L'Express*, *Le Débat*. Ces entretiens, dans lesquels Henri Mitterand s'exprime avec élégance, clarté, simplicité et franchise, sont, à mon sens, le symptôme d'une attitude significative. Puisque

c'est le grand public qui est visé par ce genre d'entretien, on peut admirer, chez Henri Mitterand, le désir de partager ses découvertes avec un public de non-spécialistes. Une telle attitude est la preuve qu'Henri était, sur ce point, très en avance sur son temps, puisqu'il pratiquait, avant que ce genre d'activité ne devienne courant, ce que les institutions et agences gouvernementales – celles qui donnent des subventions de recherche – identifient actuellement, avec leur jargon, comme « la mobilisation des connaissances » ou « la mobilisation des savoirs ».

Dans la catégorie des entretiens publiés d'Henri Mitterand, il y a également les entretiens, une dizaine, qui ont paru dans les revues universitaires et dans les magazines spécialisés : *Nouvelles littéraires*, *Le Magazine littéraire*, *Genesis*, *Les Cahiers naturalistes*, *Le Français moderne*, *La Pensée*, *Mercure de France*, etc.

Je porterai mon attention, dans la suite de mon allocution aujourd'hui, sur les entretiens qui sont passés à la radio et à la télévision et qui sont toujours disponibles sur les sites de *France Culture* et de *YouTube*. L'accès aux entretiens qui ont été diffusés à la radio ou à la télévision n'est pas toujours facile, d'où mon désir de les mettre en valeur aujourd'hui. L'inventaire détaillé de tous ces entretiens se trouve dans le livre que j'ai fait avec Henri : *On croit comprendre le monde avec ça*, publié aux Éditions Atlande, en janvier 2021. En regardant les vidéos et en écoutant les émissions de radio, on peut apprécier d'autres qualités intellectuelles d'Henri Mitterand – la vivacité, le dynamisme, la force et l'élégance de ses improvisations. J'attirerai votre attention brièvement sur trois entretiens.

1966 : « Une mise en garde »

Le 12 mars 1966, Henri Mitterand participe à une émission de radio diffusée sur France Culture, intitulée *Émile Zola : Analyse spectrale de l'Occident*, présentée par le journaliste et écrivain Pierre Sipriot. Armand Lanoux, Jean Mistler et Henri Guillemin, qui ont été, chacun à sa façon, des « mentors » d'Henri, collaborent également à cet entretien. Je rappelle qu'en 1966 Henri Mitterand venait d'achever son travail sur l'édition Pléiade des *Rougon-Macquart*. Les cinq volumes de cette édition, publiés entre 1960 et 1967 et pour lesquels Henri a fait des mises à jour à plusieurs reprises par la suite, montrent une nouvelle façon de traiter les archives et réinventent fondamentalement la méthodologie pour l'étude génétique des romans de Zola. Pierre Sipriot invite ses quatre invités à s'exprimer sur ce qu'ils considèrent comme la valeur des romans de Zola et leur pose une question précise : étant donné que la

méthode de travail de Zola ressemble à celle des journalistes, qui font des enquêtes sur le terrain pour préparer leurs reportages, peut-on dire que c'est l'aspect documentaire de l'œuvre de Zola qui fait sa valeur ? Henri Mitterand répond à la question de la manière suivante :

Les enquêtes de reportage sur le vif (de Zola) sont importantes, mais il faut se garder de donner une trop grande importance à cet aspect strictement documentaire du travail de préparation. Il est important de *réviser* les idées toutes faites qu'il avait répandues lui-même. Il y a, dans *L'Assommoir*, la résurgence d'anciennes impressions et d'anciens souvenirs de sa jeunesse pauvre dans les immeubles sordides du quartier latin. Les dossiers préparatoires des romans ne contiennent pas sa seule documentation. Les commentateurs n'ont pas accordé assez d'importance aux souvenirs de Zola, une documentation qu'on ne trouve pas dans les dossiers préparatoires. *La joie de vivre* est fait des souvenirs et des angoisses intimes de Zola¹.

La réponse d'Henri Mitterand ici correspond essentiellement à une mise en garde, formulée en termes légèrement et poliment polémiques, contre l'idée que les romans de Zola sont intéressants principalement parce qu'ils nous donnent une image réaliste de la société du Second Empire. Henri insiste également sur l'idée que l'étude génétique des romans comme *L'Assommoir* et *La Page d'amour* est d'une grande complexité. Il laisse entendre, par ailleurs, son désaccord avec « les commentateurs » qui ont proposé que Zola, dans son *Roman expérimental* et dans ses autres écrits théoriques, donne une explication exacte ou fiable de sa méthode de composition. Henri Mitterand complète son argument ainsi :

Il y a chez Zola une vérité plus profonde que la réalité historique et qui se trouve dans le mythe, le mythe du grand soir. *Germinal* est l'expression de l'appréhension et des angoisses des hommes de la génération de Zola, Paul Bourget et Paul Claudel, qui avaient environ une quarantaine d'années et qui voyaient arriver la fin du siècle².

La position qui est esquissée dans cet entretien avec Sipriot est formulée, me semble-t-il, avec une certaine retenue et en termes relativement simples, avec, toutefois, la touche militante qui caractérise tous les entretiens d'Henri. C'est une position qui sera maintenue dans les années qui suivent, mais avec des variations importantes, comme nous le verrons. Je pense qu'il est possible de

1. « Émile Zola : Analyse spectrale de l'Occident », le 12 mars 1966, France Culture (disponible sur Youtube).

2. *Ibid.*

discerner dans les remarques d'Henri, que je viens de citer, un écho des débats en études littéraires de cette époque, à savoir ceux qui portaient sur les publications de René Girard (*Mensonge romantique et vérité romanesque*, 1961), de Claude Lévi-Strauss (*La Pensée sauvage*, 1962), de Michel Foucault (*Histoire de la folie à l'âge classique*, 1964), mais aussi de celles de Louis Althusser (*Pour Marx*, 1966). C'est le début de cette période bouillonnante d'idées nouvelles dite « structuraliste ». Henri Mitterand est non seulement parfaitement au courant de ces innovations théoriques et interdisciplinaires dans le champ des sciences humaines, comme j'ai pu le constater moi-même, en assistant à ses cours et à ses communications de colloque, mais il les a assimilées et critiquées, de manière à s'en servir pour enrichir et faire avancer ses propres investigations. Si le champ des études zoliennes commence à évoluer dans de nouvelles directions à la fin des années 1960 et au début des années 1970, c'est, en grande partie, parce qu'Henri, dans son travail de critique et de théoricien littéraire, adopte de nouvelles démarches méthodologiques, en dialoguant, en particulier, avec les idées de René Girard et de Louis Althusser.

1999 : « Un gigantesque poète »

Le 25 février 1999, France Culture diffuse un entretien intitulé *Une vie, une œuvre : Émile Zola (1840-1902), la fabrique d'une œuvre*, au cours duquel Simone Douek, auteure de radio, pose des questions sur la méthode de composition de Zola. Les propos d'Henri manifestent de la continuité par rapport à ce qu'il avait affirmé en 1966, mais des éléments entièrement nouveaux apparaissent, et son ton change :

Chaque page dans les dossiers [préparatoires de Zola] fait question, parce qu'on voit fonctionner ensemble l'intelligence d'un homme qui cherche ses informations, et la folie d'un aspiré qui se raconte des histoires, qui se prépare à raconter des histoires à son public. (...) Inutile, illusoire de prendre au mot Zola qui dit « je peins le monde tel qu'il est » ; l'image est le matériau fondamental, non pas le document ; c'est un gigantesque poète, possédé par le goût de l'invention des histoires, de l'invention des personnages, des situations, des dialogues, c'est une oreille, c'est une écoute, un œil, et c'est aussi une forme de délire : il y a deux sortes d'images : il (Zola) poétise le monde, héritage de l'œil impressionniste, la rondeur des formes, le jeu des reflets sur les cheveux, un tableau ; voir la première page de *Thérèse Raquin* ; il est le seul écrivain à avoir fréquenté les peintres jusqu'à l'âge de trente ans, il connaît le métier de peintre de l'intérieur ; chez Zola, il y a mélange de l'œil du peintre et la

technique du cinéaste ; un œil d'artiste comme il y en a peu dans le siècle³.

Ici, les mots-clefs, me semble-t-il, sont « poète », « artiste » et « délire ». Le ton de cette intervention est moins explicitement polémique sur la question de la dimension documentaire des romans de Zola. En faisant allusion à « la première page » de *Thérèse Raquin* et en mettant l'accent sur « Zola poète et artiste », Henri Mitterrand souligne ce qui est une priorité absolue pour lui à cette époque – celle d'inciter d'autres chercheurs à porter leur attention sur la valeur artistique et sur la singularité du style de Zola. Les années 1980 et le début des années 1990 sont celles où l'interdisciplinarité et la transdisciplinarité sont les paradigmes dominants en sciences humaines. De nouvelles méthodes d'analyse, qui s'en inspirent, apparaissent : l'intertextualité, la sociocritique, la psychocritique, la textologie, la textologie génétique, etc. Henri est un des fondateurs de la sociocritique et de la textologie génétique. Ses positions, toujours formulées en termes parfaitement limpides, montrent qu'il est en dialogue permanent avec les représentants de toutes les approches que je viens de citer. À la fin des années 1990, il y a une résurgence importante d'intérêt, chez les spécialistes qui travaillent sur l'œuvre de Zola, pour les études de type « histoire littéraire » et pour les études de réception. Henri apprécie ce renouveau, mais c'est un développement qui l'inquiète aussi, d'où ses remarques passionnées et éloquentes, destinées à promouvoir les analyses textuelles.

2013 : « Zola n'est pas naturaliste »

En 2013, lors d'un entretien avec Adèle Van Reeth, productrice de l'émission *Les Chemins de la Philosophie*, diffusée sur France Culture, le contenu et le ton des propos d'Henri Mitterrand changent encore une fois, pour devenir plus insistants et plus polémiques. De nouvelles idées apparaissent également :

Le malheur est que toute la partie scientifique du projet de Zola est parfois ce qui domine dans la critique sur Zola. *Les Rougon-Macquart* sont une moule dans laquelle Zola verse toute son imagination. Deux ou trois autres langages s'ajoutent au langage scientifique de Zola dans la Préface des *Rougon-Macquart*. Cette formation positiviste a été non pas balayée, mais recouverte par quelque chose qui est venu du tréfonds de lui-même qui était le génie du récit, le génie de l'histoire

3. *Une vie, une œuvre : Émile Zola (1840-1902), la fabrique d'une œuvre*, Simone Douek et William Duncan, France Culture, le 25 février 1999 (émission disponible sur Youtube).

romanesque. (...) Il y a là des rêveries de Zola, une réminiscence chez Zola des grands mythes fondateurs de l'humanité, de l'histoire ; les Atrides, les frères ennemis ; je pense à la thèse de Nietzsche, sur la tragédie dans laquelle il voit deux univers tragiques, l'univers dominé par Dionysos, la folie, la brutalité, l'ivrognerie, la folie des Bacantes, et puis un univers apollinien, la raison, le triomphe de l'intelligence. (...) Quand on regarde cela, on voit que le docteur Lucas est très loin, le positivisme est relégué à l'arrière-plan, pour laisser la place au poète inspiré ; il y a une place pour les calculateurs, pour les hommes bâtisseurs, qui essaient de mettre l'intellect au service de leurs projets ; Zola n'est pas naturaliste, voilà ma pensée profonde, il n'est pas naturaliste au sens scolaire du terme ; c'est un poète idéaliste ; Heinrich Mann dit que Zola, c'est un grec, un hélène, un homme de la Méditerranée, il est important d'établir une passerelle entre *Les Rougon-Macquart* et la tragédie grecque⁴.

On peut se demander pourquoi ce retour chez Henri à une posture polémique qui ressemble à celle de 1966 ? Pourquoi revisiter le vieux débat sur la question du « Zola documentaire » ? Les remarques d'Henri ici sont étroitement liées à certaines tendances en études zoliennes qui semblent le contrarier. Dans les entretiens que j'ai faits avec lui, il exprime ses réserves devant un regain d'intérêt, vers 2010, pour un certain genre de recherches qui semblait intéresser de plus en plus de zolistes et auxquelles d'importantes subventions de recherche avaient été consacrées, à savoir la préparation d'éditions de textes et de correspondances, aux dépens de celles dont l'objectif était de poursuivre et d'inventer de nouvelles lectures de l'œuvre de Zola. C'est pour cette raison, dans ces mêmes années, qu'il salue avec un très grand enthousiasme l'émergence de la nouvelle approche en études littéraires qui s'appelle « l'ethnocritique ». Je pense que cet enthousiasme est le symptôme de son optimisme pour l'avenir des études zoliennes. Dans un entretien avec Pierre-Marc de Biasi et Anne Herschberg-Pierrot, il déclare : « Le cas de Zola n'est toujours pas réglé⁵ ! ».

Les entretiens que je viens d'évoquer brièvement, que j'ai présentés de façon bien trop schématique, m'ont permis, je l'espère,

4. *La parenté : Zola et le gène fou des Rougon-Macquart*, « Chemins de la philosophie », France Culture, le 25 avril 2013, Adèle Van Reeth (émission disponible sur le site de France Culture). Henri Mitterand reprend les mêmes thèmes dans un entretien de 2018 : *Zola : fils de quelqu'un, fils de personne*, France Culture, le 17 décembre 2018, Mathieu Garrigou-Lagrange, « La Compagnie des auteurs » (émission disponible sur le site de France Culture).

5. Pierre-Marc de Biasi et Anne Herschberg-Pierrot, « Entretien avec Henri Mitterand : critique génétique et sociocritique », *Genesis : Manuscrits-Recherche-Invention*, n° 30 (2010), p. 59-63.

d'illustrer les qualités intellectuelles et personnelles d'Henri Mitterand que j'ai appréciées personnellement, ainsi que l'ampleur, la substance et l'originalité de ses contributions à notre savoir sur l'œuvre d'Émile Zola et le Naturalisme. Son influence sur plusieurs générations d'étudiants a été énorme et, j'en suis sûr, elle va continuer. Son travail de théoricien, d'historien et de critique a créé des directions fondamentalement nouvelles sur le plan de nos méthodes d'investigation. Je pense avoir montré également qu'il fut un orateur et polémiste subtil, passionné, authentique, éloquent, généreux, infiniment respectueux, réceptif et attentif à l'écoute des autres. Il est difficile, finalement, de formuler, de façon satisfaisante, la leçon à tirer des propos tenus par Henri Mitterand dans ses entretiens. De mon point de vue, la leçon est probablement celle de son éternel optimisme et de sa bienveillance. Ce sont ces qualités-là qui m'ont toujours inspiré et que j'entends dans la petite phrase qui figure dans *Zola. L'histoire et la fiction* : « Son œuvre (de Zola) reste ouverte à des analyses dont nous n'avons pas encore la moindre idée : c'est bien la marque de la modernité⁶ ».

6. Henri Mitterand, *Zola. L'histoire et la fiction*, Paris, Presses universitaires de France, « Écrivains », 1990, p. 264.